

D'UN HORIZON A L'AUTRE

Respectueusement dédié à Mlle Emma J..., Québec.

Dans une morne rêverie, je me demande, parfois, comment il se fait que les jours de notre existence, et surtout, les jours pendant lesquels on a trempé ses lèvres dans la coupe enchanteresse des plaisirs, pour en savourer longuement, goutte à goutte, la liqueur enivrante, comment il se fait, dis-je, que ces moments s'en vont, d'un pas imperceptible mais sûr, se jeter dans l'infini, où sombrent bien des choses ! tels ces petits ruisseaux, parmi l'herbe cachés, coulant sans bruit vers la mer, goulfre sans fond qui les absorbera, sans même qu'un frisson puisse nous révéler que le faible vient de s'engloutir dans l'immense.

Il y a quelques instants, chers amis, le front dans la main, le regard perdu dans la vague, je rêvais à ces mille et un riens qui, quelquefois, amènent sur notre bouche le sourire, et soudain disparaissent, emportant avec eux une jouissance à peine entrevue...

Oh ! vous tous qui m'écoutez, dites-moi !—N'avez-vous jamais eu dans votre vie, une minute, au moins, pendant laquelle a frémi votre âme et palpité bien fort votre cœur ? N'avez-vous jamais songé, ensuite, quand se fut anéantie votre extase, combien il est amer de voir cette parcelle de temps que vous auriez voulue éternelle, de la voir, dis-je, s'en aller pour toujours ?

Dites-moi (car tout mortel se soulage à parler de ses maux), que vous aussi, sur les roses du chemin déjà parcouru, vous avez abandonné un lambeau de votre pensée ; que quelque part, tels on verrait, sur les branches d'un arbre, deux ou trois brins de paille, derniers vestiges que la brise secoue tristement ; dites-moi que vous, de même dans un endroit solitaire, vous aviez bâti un nid soyeux, et que l'amour ou le bonheur, en s'envolant, n'y laissèrent que des débris parmi lesquels, hélas ! s'agit peut-être encore une portion de votre cœur !

Oui, comme moi, vous devez avoir un passé, car c'est en vain que je regarde ce qui m'entoure : depuis le brin d'herbe qui tremble jusqu'au géant des forêts ; depuis le monde où je vis (où je passe serait mieux dire), jusqu'à ces mystérieux flambeaux qui brillent le soir au-dessus de ma tête, tout proclame bien haut qu'il faut un commencement à ce qui doit mourir.

Et quelque chose me dit que vous devez le regretter, ce passé. Qu'il ait été rempli de souffrances et d'amertumes, qu'importe ? N'est-ce pas, que vous le regrettez, malgré tout et quand même ? D'ailleurs, quel est l'homme qui pourrait sourire parce qu'il vient de faire un pas vers sa tombe ?

Ce passé, tout comme moi, vous avez dû le pleurer, car je conviens qu'on puisse se réjouir d'une heure qui s'avance, mais jamais on ne se réjouit d'une heure disparue et qu'on ne pourra plus revoir.

Mais enfin, puisque le mouvement est donné ; puisque tout nous emporte dans le même effroyable tourbillon, à quoi bon regarder tristement en arrière pour contempler ce qui n'existe plus ! A quoi bon fixer ses yeux sur le sillage du navire, si le sillage s'évanouit avant d'avoir touché la rive, objet d'un souvenir !—A quoi bon songer au déclin du jour, puisqu'il doit survenir encore de nouveaux rayons !—A quoi bon gémir sur le néant des choses !—N'y a-t-il plus, pour notre jeune âge, de mystère dans les bois, et partout de charmants yeux bleus ? Aimons donc avant que viennent les noires déceptions ; aimons, c'est la loi de la nature entière ; aimons ! aimons toujours d'un noble et pur amour, et ce sera le bonheur. Aimons jusqu'au délire, et que cette sublime folie puisse, désormais, de notre vie faire une éternelle aurore !

JULES-E. R...

L'ANGLAIS INSOLENT

De tout temps, l'Anglais a été ennemi de la France ; jamais les fils d'Albion n'ont pu fraterniser avec les fils des Gaulois ; dans toutes les occasions, la rivalité de la France et de l'Angleterre a été facile à remar-

quer ; l'histoire est là qui prouve ce que je viens d'avancer ; mais notre anecdote ne manquant pas d'originalité, de ce sel gaulois, je me fais un devoir de vous en faire le récit.

Dans un des meilleurs hôtels d'une des grandes villes de France arrive un Anglais, à la face rebondie, au ventre phénoménal, porté sur deux jambes très courtes fléchissant sous le poids du corps qu'elles soutiennent ; une tête assez volumineuse mais probablement sans cervelle, de petits yeux gris, clignotant à chaque instant. Deux ou trois cheveux sur le devant de la tête marquaient la limite du front et du crâne, tandis que toute la nuque était complètement dépourvue d'appendices pileux. Tel était, à grands traits, la physionomie de ce personnage.

L'heure du repas étant venue, notre homme s'assied devant une table bien garnie et se prépare à contenter son estomac et son ventre !

Mais avant de toucher aux mets qu'on lui sert, il appelle le garçon d'hôtel et lui dit :

—Garçon, apportez à moi un verre dans lequel un Français n'aurait jamais bu.

Le garçon va trouver le maître d'hôtel et lui rapporte qu'un monsieur, ayant l'accent Anglais, demande un verre où jamais Français n'ait bu.

L'hôtelier, grand patriote, sur la poitrine duquel brillent les médailles de Crimée et du Mexique, sent l'insulte cachée dans cette demande ; aussi veut-il donner une bonne leçon à cet Anglais qui a l'audace de mépriser les Français qui le reçoivent.

Il ordonne à son domestique d'aller dans sa chambre à coucher et de lui apporter le vase qu'on place d'habitude dans la table de nuit.

Le garçon obéit.

—Aller donner à ce monsieur ce verre-là, dit le maître d'hôtel, et assurez-lui que jamais Français n'a bu là-dedans.

Le serviteur exécute les ordres de son maître. L'Anglais se fâche tout rouge, il crie, il gesticule, il donne de grands coups de poing sur la table et menace de tout briser, si on n'enlève pas immédiatement cet objet de devant lui.

Le garçon d'hôtel prend à témoin tous les spectateurs et assure l'Anglais qu'on l'a servi selon son goût, puisque jamais Français n'eut l'idée de boire là-dedans.

Le maître d'hôtel arrive avec deux militaires qui avaient entendu la sotte demande de l'étranger et qui approuvaient la conduite de l'hôtelier.

Malgré tous ses cris, malgré tous ses gestes désordonnés, malgré toutes ses menaces, on force le lord anglais à boire dans le verre où jamais Français n'aurait bu !!

Juste punition de l'insolence britannique !

Paul Calmet.

Armissan, (France), 1897.

PETITE POSTE EN FAMILLE

S.-B. Rivières.—Le sujet est trop personnel pour notre journal.—Veuillez aussi revoir les règles établies par notre numéro 672.

V. de Prairie.—Nous insérerons prochainement votre jolie boutade. Nous ne pouvons vous cacher que la fin gâte un peu le reste. Ne pourriez-vous ridiculiser un peu plus fort l'idée du "Divorçons."

L. A., Montréal.—Nous désirerions vous voir si possible, de 9 à 11½ heures ou de 2 à 5½ heures. Nous recevons volontiers l'autre genre dont vous nous parlez.

A. de B., Montréal.—Ces jolies ruines méritent encadrement.

E. N., Peck-a-hoo Villa.—S'agirait-il d'un pivot ?

—Passons.—Il est dans la composition du sonnet, une règle dont on ne peut trop s'écarter même sous le couvert de la licence. "Le Coursier" a brisé ses entraves ; et dans la finale, a trois vers semblables au lieu de fers. Ceci doit être dû, sans doute, aux trois précédents, l'orage faisant rage ?—Les autres passe-

ront à leur tour—mais auparavant, veuillez nous donner un nom responsable et votre adresse.

Bluet, Ottawa.—Quel regret nous éprouvons ! Ce sujet a été traité plusieurs fois jusqu'ici ; ne pourriez-vous nous envoyer quelque blquette moins longue ? Et croyez-vous vraiment à ce que vous dites de ce noble sentiment donné par Dieu : l'amour ?...

J.-A. B., Québec.—Nous regrettons bien vivement, croyez-le, de ne pouvoir reproduire. Nous sommes surchargés.

Fauvette, Montréal.—Joli gazouillis paraîtra.

A. F., Montréal.—Veuillez revoir les règles publiées dans notre numéro 672.

Auguste.—Accepté.

Nous voyons avec peine nos jeunes imiter certain genre d'un goût douteux de quelques poètes français, et s'affranchir de ces lois de la poésie française, si belles cependant, comme marquer la césure à sa place, et non à côté ! En outre, la poésie doit avoir une allure à part, que sentent l'oreille et le goût, afin de ne la point confondre avec de la prose rimée. On ne lit pas assez les génies du XVIIe et du XIXe siècle, on ne cherche plus à les imiter ! C'est une erreur, et c'est un tort.

LES ÉVÉNEMENTS DE CUBA

(Voir gravure)

Les insurrections de Cuba et des Philippines sont loin d'être domptées, et, cependant, elles ont déjà coûté à l'Espagne des sacrifices énormes en argent et en hommes.

Il convient d'enregistrer encore les renseignements qui suivent :

Au 28 février, les hôpitaux militaires de Cuba contenaient 16.000 malades, dont 400 de la fièvre jaune, 4.000 des fièvres paludéennes, sur un effectif d'environ 145.000 hommes.

Quant aux pertes totales causées par ces deux guerres, voici, d'après un journal de Madrid, quelles proportions elles avaient atteintes à la fin de 1896 :

49 généraux, 773 officiers supérieurs, 7.047 officiers subalternes et 208.730 soldats se trouvaient ou avaient été envoyés dans ces deux colonies.

Ils ont perdu :

Sur les champs de bataille : 1 général, 6 officiers supérieurs, 55 officiers subalternes et 1.130 soldats ;

Des suites de blessures : 6 officiers supérieurs, 52 officiers subalternes et 577 hommes ;

De la fièvre jaune : 1 général, 30 officiers supérieurs 287 officiers subalternes et 10.475 soldats ;

De maladies ordinaires ou d'accidents : 2 généraux, 24 officiers supérieurs, 89 officiers subalternes et environ 10.000 soldats.

Au total : 4 généraux, 66 officiers supérieurs, 483 subalternes et 22.182 soldats.

Pour les Philippines, le besoin de nouveaux et considérables renforts se fait impérieusement sentir, et à Cuba, les avantages obtenus par le général Weyler sont si peu décisifs, qu'après la saison des pluies une nouvelle campagne, au moins, sera certainement nécessaire.

Nous donnons aujourd'hui un épisode d'une rencontre assez importante qui a eu lieu à Rio Hondo (province de Pinar del Rio). Le cabecilla Luis Ribera le successeur de Maceo, a été fait prisonnier avec son état-major. Ainsi se trouvent privées de leur chef le peu de bandes insurgées qui restaient encore dans cette province.

VALLEYFIELD

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui, à l'occasion de la visite qu'y a faite Mgr Merry del Val, une vue de l'évêché dont Mgr Emard, évêque actuel, est le premier titulaire ; une vue du salon de l'évêché ; une photographie du collège, dont les professeurs appartiennent au clergé séculier, ayant pour directeur le Révd M. l'abbé J.-C. Allard.

Le Jardin de l'Enfance est entre les mains des Sœurs de la Providence ; et l'on sait quel bien elles font.